

Nous présentons aussi le très beau mémorial de Mère Marie écrit en 1965 par Mme Élisabeth Behr-Sigel, qui est depuis plus que 70 ans une participante active et un observateur averti de la présence orthodoxe en France.

POUR LE 20e ANNIVERSAIRE
DE LA MORT DE MÈRE MARIE SKOBTSOV
1891-1945 (1)

par Élisabeth Behr-Sigel

mots=5214

« Les cendres des brûlés sont précieuses fleurs »
Agrippa d'Aubigné

Il y a 20 ans disparaissait dans un four crématoire du camp de Ravensbrück où elle avait été déportée la Mère Marie Skobtsov. Il a été dit qu'elle prit la place d'une autre détenue dans un groupe destiné à être gazé. Ce trait paraît conforme aux dispositions intérieures que nous révèlent ses poèmes et aux témoignages de quelques-unes de celles qui l'ont approchée en dernier. Mais il est possible aussi que, malade, parvenue à un degré extrême d'épuisement physique, elle fut elle-même désignée pour la mort avec un lot d'autres victimes que les gardes S.S. poussèrent, comme du bétail nu, vers les sinistres chambres à gaz (2).

Ceci se passa dans les derniers jours terribles pour les déportés des camps du mois de mars 1945. Quelles que fussent d'ailleurs les circonstances exactes, que nous ignorerons sans doute toujours, de la mort de Mère Marie, nous savons que sa fin terrestre n'a pu que sceller un sacrifice prévu et accepté d'avance, depuis longtemps – non peut-être sans un certain tremblement de la chair, mais dans un esprit d'oblation totale. Sacrifice consenti non par dédain pour la vie et pour ses humbles bonheurs, – joies du travail, douceur de l'amitié – que Mère Marie rêva jusqu'au bout de retrouver, mais plutôt par amour de la vie, en profondeur, parce qu'elle croyait en la vertu de l'amour purifié au creuset de la souffrance et en la victoire finale du Vivant sur la Mort.

Ô mort, non, je ne t'ai pas aimée, toi,
J'ai aimé ce qui est vivant en ce monde – l'éternité.
Mais aussi, enclose en lui, cette vie mortelle (3).

Ainsi chantait-elle dans un de ses derniers poèmes. Quelques années plus tôt, le coeur meurtri par la mort sa fille aînée (4), elle avait écrit une méditation intitulée « Naissance à travers la mort ». Renonçant à toute théodicée rationnelle dont elle éprouvait l'impuissance devant sa douleur maternelle, à la question de Job, aux sphères d'Ivan Karamazov, elle répondait par le simple cri de la foi, par la doxologie commune de l'Église. Mais celle-ci s'élargit pour elle en une vision cosmique et eschatologique où les affres de toutes les agonies humaines deviennent en Christ enfantement dans l'espérance, pour la vie du Royaume à venir :

« J'attends la résurrection des morts et la vie du siècle à venir ». Oui, j'attends la résurrection de mes bien-aimés qui sont déjà nés pour l'éternité, j'attends la naissance pour l'éternité de toute l'humanité, de ceux qui sont morts et de ceux qui sont encore à naître. Je suis prête à payer de la mort de mon corps terrestre et de l'agonie de mon âme attachée à la terre cette vie éternelle. J'accepte avec joie ces douleurs d'enfantement et je me soumetts à la loi : il nous faut, à travers les peines, les souffrances et les larmes, naître à la vie éternelle, retourner à la maison du Père afin de demeurer avec lui et avec ceux qui ont déjà passé par cet enfantement douloureux. Ma théodicée est simple : « J'attends la

résurrection des morts et la vie du siècle à venir ». En cette foi, je meurs à la vie du siècle présent (5).

Pour les jeunes générations orthodoxes, en France (où pourtant elle a vécu longtemps) peut-être même plus qu'ailleurs (6) – Mère Marie est une inconnue, tout au plus un personnage quelque peu légendaire. De ses réalisations, de son oeuvre sociale, presque rien ne semble avoir subsisté. Même de la chapelle de la rue de Lourmel, dans le 15^e arrondissement de Paris, jadis centre de l'Action orthodoxe qu'elle avait fondée, tout ce qui pourrait rappeler son souvenir : icônes peintes, ornements brodés par elle – paraît avoir été enlevé. La guerre a dispersé le cercle de ses proches. Plusieurs ont émigré aux Etats-Unis, d'autres sont morts, quelques-uns, comme elle, ont disparu dans les camps de concentration allemands : son fils Iouri Skobtsov, l'aumônier de l'Action orthodoxe, le Père Dimitri Klépinine, son fidèle collaborateur, l'israélite Élie Fondaminsky, baptisé dans la chapelle orthodoxe du camp de Compiègne peu avant d'être déporté à Auschwitz (7). Ainsi s'explique, en partie, le silence, l'oubli apparent où est tombée l'une des personnalités les plus remarquables de l'émigration russe. Pourtant, ceux d'entre nous qui ont connu la pauvreté héroïque, parfois sordide, mais souvent aussi nimbée d'un rayon des Béatitudes, des milieux russes de Paris entre 1920 et 1940, gardent le souvenir de sa silhouette pittoresque, peu conforme, il faut l'avouer, à l'image classique de la moniale orthodoxe. La vocation religieuse insolite de cette intellectuelle russe typique, aux idées politiques avancées, de plus mariée, divorcée et mère de trois enfants, ne pouvait qu'être objet d'étonnement, voire de scandale, pour des chrétiens de type plus traditionnel qui, comme le frère aîné de la parabole du Fils prodigue, comprennent difficilement la parole du Christ : *Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs* (Mt 9, 13).

Pourtant la vie spirituelle de Mère Marie était profondément enracinée dans la tradition orthodoxe, dans celle, en particulier, des saints russes dont le christianisme fut souvent, comme l'a récemment rappelé un hagiographe moderne, « un christianisme de pénitents » (8). Lorsqu'elle hébergeait les clochards et nourrissait les chômeurs du 15^e arrondissement, ne suivait-elle pas la voie tracée par une Juliana Sezarevskaja qui, au temps de Boris Godounov, distribuait les provisions des siens aux paysans affamés ? N'était-elle pas aussi spirituellement dans la ligne des « fols en Christ » du XVI^e siècle quand, se moquant comme eux des conventions sociales, elle dénonçait la pieuse hypocrisie des chrétiens qui prétendent « faire leur salut » en quelque zone protégée par de hautes murailles spirituelles ou matérielles qui les séparent des problèmes et des souffrances du commun des hommes ?

Mère Marie Skobtsov, de son nom de jeune fille Élisabeth, « Lisa », Pilenko, appartenait à une famille de propriétaires terriens aisés du sud de la Russie. La maison familiale entourée de ses vignobles s'élevait au bord de la Mer Noire, près de la ville d'Anapa. Comme Nicholas Berdiaev, comme le Père Serge Boulgakov, qu'elle admirait et aimait et qui devint durant ses années parisiennes son « père spirituel », elle adhéra dans sa jeunesse à l'idéologie révolutionnaire, moins par conviction intellectuelle que mue par un sentiment de justice, par le désir aussi d'aller vers le peuple, cette forme moderne, laïque d'une exigence de kénose qui a souvent caractérisé les élites chrétiennes russes. Jeune, belle, jouissant de tous les privilèges de la fortune et de la culture, elle rêve de s'identifier (9) aux humbles, aux pauvres. En réalité, elle paraît déchirée, à cette époque, entre des intérêts et des aspirations confuses et parfois contradictoires. Intelligente, d'une vitalité et d'une activité débordantes, – traits qui la caractérisèrent toujours – elle écrit des poèmes, se passionne pour les idées, s'intéresse à la philosophie, à la théologie (10), à l'éducation populaire. Mais elle est aussi secrètement avide de tendresse (ne le restera-t-elle pas jusqu'à la fin de sa vie ?)

Elle se marie à 18 ans avec un intellectuel socialiste, comme elle d'origine bourgeoise, D. Kouzmine-Karavaïev (11). Son mari l'introduit dans les cercles littéraires d'avant-garde de Saint-

Pétersbourg où elle rencontre Alexandre Blok, André Biély, Alexis Tolstoï. Une étrange amitié, où la jeune femme joua un rôle en quelque sorte maternel et protecteur, la liait en particulier au premier de ces poètes. Cependant, ni l'esthétisme décadent, ni les « entretiens philosophiques et religieux » qui réunissent dans « la Tour » de Viatcheslav Ivanov qui domine la Douma et le Parc de Tauride, une élite de penseurs parmi lesquels Berdiaev, Merechkovski, Rozanov, et où s'ébauche une sorte de renaissance chrétienne orthodoxe, ne peuvent satisfaire entièrement son besoin d'action et de dévouement total. Ces intellectuels qui appellent la révolution populaire « étaient incapables de comprendre, écrira-t-elle, que mourir pour la révolution, cela signifie sentir la corde autour de son cou, laisser pour de bon la vie derrière soi, par une aube grise et endormie, mourir réellement, physiquement » (12).

Surviennent la guerre et la révolution saluée par l'intelligentsia progressiste tant chrétienne que marxiste, avec un immense sentiment d'espoir. Lisa milite dans le parti Socialiste-Révolutionnaire (13) qui, sous le régime éphémère de Kerenski, jouera un rôle prépondérant dans le mouvement révolutionnaire. Mais la fin de 1917 et les premiers mois de 1918 voient le triomphe des bolcheviks, qui a pour conséquence l'éviction brutale non seulement des modérés mais aussi du parti S.-R. Tandis qu'à Petrograd la première (et dernière !) Assemblée constituante librement élue, sous la menace des Gardes rouges, symbole du nouveau pouvoir, est contrainte de se saborder, des mouvements de résistance s'organisent en province, notamment dans le sud, aux abords de la Mer Noire, chez les cosaques du Kouban et en Ukraine où les séparatistes socialistes de Petlioura vont s'opposer à la fois aux communistes et aux volontaires blancs de Denikine. La révolution semble sombrer dans le chaos ou déboucher sur une tyrannie sanglante, qui voue une haine aveugle et passionnelle à tout ce qui porte le nom de chrétien.

Revenue au bercail de sa famille, après un voyage mouvementé – avec d'autres voyageurs, elle faillit être fusillée par les soldats rouges qui convoyaient le train et ne fut sauvée que grâce à son sang-froid – la future Mère Marie est élue membre du conseil municipal de la ville d'Anapa, puis investie des fonctions de maire. Obligée de partager le pouvoir, de facto, avec un soviet local, elle doit jouer un jeu très difficile avec les bolcheviks et réussit à faire face, victorieusement, à des marins rouges terroristes et goguenards qui exigeaient de la population d'Anapa une écrasante contribution de guerre. Cependant au fur et à mesure que s'étend la guerre civile, les efforts de la jeune femme pour maintenir un équilibre fragile s'avèrent voués à l'échec. Abandonnant des fonctions qu'elle ne se sent plus en mesure de remplir, Lisa se rend à Moscou puis revient encore une fois à Anapa, tombée entre-temps aux mains des Blancs, sous le gouvernement provisoire contre-révolutionnaire qui, vers la fin de 1918, contrôle les régions cosaques du Kouban.

Inculpée de collaboration avec les bolcheviks, l'ancien maire, militante socialiste-révolutionnaire, est arrêtée, relâchée, puis jugée en mars 1919. Elle se défend avec habileté et énergie. Le président du Tribunal devant lequel elle est traduite et qui, finalement, ne lui inflige qu'une peine symbolique deux semaines d'emprisonnement – n'est autre que Danilo Skobtsov qu'elle épousera quelques mois plus tard (14).

En 1920, au moment de la débâcle de l'armée Wrangel, les Skobtsov, comme des milliers de leurs compatriotes, se décident à quitter provisoirement la Russie, décision d'autant plus compréhensible que Lisa est enceinte. Après un voyage affreux de Novorossisk à Batoum, Lisa met au monde à Tiflis le petit Iouri. Une deuxième fillette, Anastasia, dont le nom signifie « résurrection », verra le jour à Constantinople (15). En 1922, toute la famille, qui comprend aussi la mère de Madame Skobtsov, Sophie Borisovna Pilenko (1862-1962), s'établit à Paris en passe de devenir la capitale intellectuelle et spirituelle de l'émigration russe. Lisa partage à cette époque l'existence précaire de milliers d'apatrides dans une France qui se montre pourtant plus accueillante pour eux que tous les autres pays d'Europe occidentale. Elle tente de gagner la subsistance de ses enfants par des travaux de broderie. La situation s'améliore quelque peu quand

Danilo Skobtsov réussit à s'installer comme chauffeur de taxi. Mais le second mariage non plus n'est pas heureux et, sans qu'il y ait divorce légal, les époux finiront par se séparer. Quel fut, au cours de ces années cruelles, l'itinéraire intérieur de celle qui allait bientôt devenir « Mère Marie » ? Il devrait être possible d'en retracer les étapes d'après les confidences de ses proches, mais surtout en suivant son cheminement spirituel à travers son oeuvre poétique. Une chose paraît certaine : elle retrouve la foi en Dieu qu'elle croyait avoir perdue quand, adolescente, elle s'était révoltée contre la mort d'un père encore jeune et tendrement aimé. Mais avait-elle jamais totalement perdu la foi ? On peut en douter en relisant certains de ses poèmes écrits entre 1914 et 1916. Il serait sans doute plus juste de dire qu'elle redécouvrit, au cours de la tourmente révolutionnaire et dans les premières années d'exil, les racines chrétiennes de son être et qu'elle entra en une relation nouvelle, vivante et personnelle avec le Christ. La mort, en 1924, au bout d'une longue agonie, de sa fille cadette, la petite Nastia, fut certainement pour elle un événement spirituel important, une « visitation du Seigneur », selon l'expression de la piété populaire russe qu'elle retrouve, en quelque sorte d'instinct, au fond de l'abîme de douleur. En même temps, elle retrouve aussi l'Église, cette Église orthodoxe dont une pédagogue dramatique avait éloigné maintenant tout mirage de puissance terrestre, toute tentation d'installation dans le siècle : Église de pauvres, désormais, dont la foi avait été comme celle de Lisa Skobtsov passée au crible de la souffrance et purifiée par elle.

À partir de 1927, elle oeuvre au sein du Mouvement chrétien des étudiants russes, qui prend en charge non seulement, parmi les émigrés, ceux qui ont le privilège de pouvoir poursuivre des études universitaires, mais ceux-là aussi, beaucoup plus nombreux, qui sont obligés de travailler dans les usines de la banlieue parisienne, dans les mines et les aciéries des régions industrielles du Nord et de l'Est de la France. L'amertume et le désespoir ont fait de beaucoup de ces déracinés des victimes de l'alcoolisme, des épaves apparemment irrécupérables. C'est vers eux pourtant que Lisa se sent attirée, ou plutôt qu'elle est certaine d'être appelée par le Christ lui-même :

Va vivre au milieu des vagabonds et des pauvres.
Entre eux et toi, entre le monde et moi,
Noûe un lien que rien ne pourra rompre (16).

J'ai rencontré, vers 1930, presque en même temps que l'Orthodoxie, celle qui était encore Élisabeth Skobtsov, secrétaire itinérante du Mouvement chrétien des étudiants russes. À mes yeux de jeune étudiante, elle apparaissait comme une femme déjà mûre. Je ne la trouvais pas jolie, mais intelligente et extraordinairement vivante. Coiffée et habillée à la diable, fumant cigarette sur cigarette, elle était capable de discuter pendant des heures de littérature, politique, métaphysique, théologie. Quelques années plus tard, je retrouvais l'ovale frais de son visage de paysanne russe sous le voile noir de la religieuse (17). Elle ne fumait plus, mais derrière leurs verres cerclés d'acier, ses yeux de myope (étaient-ils gris ou bruns ?) rayonnaient toujours de la même expression de sympathie intelligente qui s'animait de tendresse, surtout quand elle caressait de petits enfants. En pensée, je la revois agenouillée devant l'aînée de mes fillettes, âgée de quelques mois, baisant ses petits pieds et ses menottes.

Mais c'est une autre image d'elle qui reste pour toujours gravée dans la mémoire de ceux qui l'ont fréquentée à cette époque où la crise économique jetait sur l'asphalte des rues de Paris des milliers de chômeurs et de clochards. Chaussée de gros godillots, ployant sous le poids d'un sac de toile lourdement chargé, on la voyait revenir des Halles avec les provisions achetées à vil prix ou quémandées auprès des commerçants pour subvenir aux besoins de sa maisonnée. Là, avenue de Saxe, puis rue de Lourmel, au siège de l'Action orthodoxe qu'elle avait fondée (18), se côtoyaient des clochards, des chômeurs, toutes sortes de malheureux. mais aussi des intellectuels,

des écrivains, des philosophes, comme N. Berdiaev, C. Motchoulski, L. Zander, des prêtres, comme le Père Lev Gillet, plus tard l'archimandrite Cyprien Kern, enfin quelques moniales qui s'étaient jointes à la Mère Marie. L'idéal qui inspirait son activité était celui d'un monachisme ouvert au monde que Dieu a créé et pour le salut duquel le Christ est mort, d'un service monastique apportant aux plus misérables le témoignage de l'Amour absolu.

Par tempérament, mais aussi par une sorte de pressentiment apocalyptique, Mère Marie était opposée ou plutôt indifférente à tout ordre institutionnel, incapable d'ailleurs de se plier, d'une façon stricte, à une règle extérieure, même ecclésiale. En cette façon de vivre, sans doute, transparaissaient un certain atavisme slave, surtout un anarchisme d'intellectuelle qu'elle ne sut pas toujours maîtriser. Mais on peut y discerner aussi les traits d'un prophétisme authentique. Mère Marie pressentait la proximité d'une « fin de monde » et l'approche d'un *kairos* (moment opportun), qui exigerait non seulement le renouvellement des anciennes structures ecclésiales, mais le renoncement, peut-être provisoire, à toute structure, en tout cas, à toute identification de la foi chrétienne à un ordre extérieur, voire à une culture.

« Les idoles tombent et sont réduites en cendres, écrit-elle. Non seulement les idoles grossières et facilement discernables du désir charnel, de la glotonnerie et de l'avarice, – mais aussi des idoles plus subtiles et plus raffinées : le culte de *ma* famille, de *mon* art, de *mon* activité créatrice, le culte d'un mode de vie précieux. Rien n'a de valeur en soi. L'homme lui-même est *comme l'herbe et ses jours passent comme la fleur des champs* (Ps 102, 15). Et rien ne subsiste en dehors de l'amour et du désir : Viens, Seigneur, viens » (19).

Certes, cette tension eschatologique comportait le risque d'un déséquilibre entre l'« institution » et l'« événement prophétique », danger que savait surmonter la piété solide, ancrée dans sa vocation de service actif, de Mère Marie. Le désordre, du reste plus apparent que réel, de son existence, une certaine indifférence pour les formes extérieures et même pour la prière liturgique communautaire (le véritable sacrement, pour elle, n'était-il pas la rencontre avec le prochain ?) n'allaient cependant pas sans inconvénients pour celles de ses collaboratrices qui aspiraient à une vie monastique régulière, dont l'« *opus Dei* », les offices chantés et récités en commun seraient *la meilleure part*. Aussi certaines de ses compagnes furent-elles amenées à s'opposer à Mère Marie, puis à se séparer d'elle. Cette décision fut certainement pour le bien de toutes. Mais elle fut précédée de heurts douloureux où les torts ne furent pas exclusivement d'un seul côté.

À trente ans de distance, nous discernons sans doute plus clairement aujourd'hui ce qui, dans ce conflit, était d'ordre humain, psychologique, et ce qui s'explique par des vocations différentes, aussi authentiques et respectables les unes que les autres et dont l'Église ne saurait rejeter aucune sans pécher contre le Saint-Esprit. Le problème posé dépassait cependant les personnalités des protagonistes. Il demeure actuel, vital encore pour l'Orthodoxie de nos jours. On pourrait le formuler ainsi : Quelle doit être la relation entre le monachisme et le monde ? La forme traditionnelle du monachisme orthodoxe peut-elle survivre aujourd'hui avec quelques adaptations et modifications ? Ou faut-il quelque chose d'entièrement nouveau ? À ces questions Mère Marie a répondu avec passion selon le tempérament de feu qui fut le sien. Cependant la discussion reste ouverte.

En tout cas, en ce qui la concerne elle-même, nous devons reconnaître que quelques défauts (et ne s'agissait-il pas plutôt des signes d'une vocation très personnelle ?) étaient largement compensés par les mouvements de la charité du cœur et de l'intelligence : Mère Marie savait accueillir avec compassion toutes les détresses. Elle était ouverte aussi à toutes les formes de pensée et de culture. Cette chrétienne typiquement russe savait recevoir avec générosité les orthodoxes occidentaux qui ne se sentaient pas étrangers en sa maison et dont quelques-uns devinrent ses proches collaborateurs. Nul parmi ceux qui l'ont approchée de près ne contestera que Mère Marie, n'ait marché à la lumière des trois vertus théologiques : foi, espérance et charité.

Survint la guerre qu'elle avait prévue dès la montée du nazisme, alors que beaucoup d'autres se berçaient encore d'illusions. De même qu'elle avait hébergé et nourri les chômeurs des années 1930 et assumé la charge des malades russes sortis des hôpitaux psychiatriques dont personne ne voulait, Mère Marie accepta maintenant de cacher dans sa maison les victimes de la persécution raciale. Ainsi employa-t-elle toute son énergie à sauver, en particulier, les Juifs traqués par la Gestapo. Un soir, je dus prendre le risque de lui téléphoner de province malgré le danger des lignes surveillées par la police (mais comment n'aurait-on pas pris des risques en présence de certains appels de détresse ?). Je la suppliais de tenter l'impossible afin de sauver un petit enfant israélite dont la mère venait d'être arrêtée. Elle promit de faire ce qui était en son pouvoir et je sais qu'elle tint sa promesse. Ce fut la dernière fois que j'entendis sa voix. Quelques mois plus tard, le 9 février 1943, elle était elle-même arrêtée avec son fils Iouri et l'aumônier de l'Action orthodoxe, le Père Dimitri Klépinine. Tous trois furent déportés en Allemagne d'où aucun d'eux ne devait revenir.

Est-il possible aujourd'hui de formuler un jugement sur la personnalité de Mère Marie Skobtsov alors que vingt ans à peine se sont écoulés depuis sa fin tragique ? Du reste ce jugement n'appartient-il pas à Dieu seul ? Mais peut-être est-il permis de dire pourquoi le souvenir de cette religieuse « hors série » reste parmi nous comme une présence vivante et bienfaisante. Il ressort de ce qui précède que Mère Marie fut loin d'être une sainte « à l'eau de rose ». Elle ne fut pas sainte du tout si l'on croit devoir caractériser la sainteté (et, en particulier, la sainteté monastique) par l'*apatheia* [impassibilité] des Pères du désert, des grands solitaires, ou par la contemplation, ou même, plus simplement, par une grande pureté morale. Sa jeunesse n'avait pas été exempte de passion. Peut-être même sa vie tout entière fut-elle passion, mais passion finalement toute pénétrée d'*Agapè*, d'amour reçu du Christ. Peut-être resta-t-il toujours chez elle – du moins jusqu'à sa détention – une certaine inquiétude. Elle fut un être pécheur et elle en avait profondément et humblement conscience, ce qui n'est pas commun, même parmi les chrétiens. L'accent tragique, humain, on pourrait dire kierkegaardien, frappe jusque dans les derniers poèmes de Mère Marie :

De différentes manières, tu me les as ôtés tous.
 Voici l'âme rivée, en sa solitude essentielle.
 Seulement toi et moi. Ta lumière – mon péché.
 Me voici parvenue à ma limite,
 Ton soleil point à l'Orient.
 C'est tout. Pourquoi encore errer ?
 Ces chemins ne mènent plus nulle part.
 J'ai dû payer ma dette de l'or fin de mes souffrances,
 Le compte est juste maintenant.
 Et voici le dernier dépouillement : quitter la vie
 Pour tes froides demeures.
 Le souffle brisé, je plonge mon regard dans le tien,
 En ce regard terrible et aimant.
 Non ce n'est pas ainsi que je te voyais,
 À travers les images de cette terre misérable et souillée.
 En ton regard, voici toute l'amertume du monde
 Et tout le feu d'amour de ton agonie au Golgotha.
 Je prie. Mes doigts touchent ton trône.
 Je tremble : tu étends vers moi ta main (20).

Dans le dénuement total qu'elle connut à Ravensbrück en cette dernière station de son chemin de croix personnel, au *Jugendlager* où, malade, luttant pour survivre, elle consent pourtant à la mort, Mère Marie touche enfin à la paix. De cette sérénité, de cet apaisement total, témoigne le pauvre message, si significatif en sa sobriété et son laconisme qu'elle voulut faire transmettre à son père spirituel par une de ses compagnes d'infortune : « Voici mes dispositions : j'accepte pleinement, humblement la souffrance. Il doit en être ainsi. Et je veux accueillir la mort, si elle survient, comme une grâce d'En-Haut » (21).

De l'être complexe et charnel qu'elle fut, Dieu, en se servant de ses passions mêmes comme d'un précieux matériau – or destiné à être affiné au feu de l'épreuve –, en lui accordant la grâce d'une mort humble et consentante, a dégagé en vérité l'icône simple et pure que l'Église et que nous-mêmes garderons pieusement de Mère Marie : non quelque pâle épure mais l'image pleine de sens d'une vivante qui se parachève en donnant librement sa vie pour ses amis : « Des martyrs – allant au supplice d'une âme libre – par la grâce de Dieu, nous serons à nouveau » (22). Ainsi avait-elle vu et choisi sa destinée dans un poème de jeunesse.

Essentiellement, Mère Marie reste pour nous celle qui a traversé « la grande épreuve » et qui, volontairement mêlée à la foule innombrable des victimes inconnues, s'est identifiée à elles jusqu'à la mort, jusqu'à la réduction en cette poudre impalpable que dispersèrent les premiers vents du printemps de la Libération. Quelles qu'aient été les étrangetés de son existence, nous pouvons paisiblement compter Mère Marie parmi les témoins de l'Amour qui ont lavé leur robe dans le sang de l'Agneau (cf. Ap 7, 14) et dont l'exemple nous montre la voie.

De la sainteté, des oeuvres, de la dignité,
On n'en trouve point chez moi.
Pourquoi m'avoir choisie ?
Pourquoi me donner d'ouïr cette rumeur d'une armée céleste ?
Je puis seulement lever les bras.
Ne saurais dire qui a frappé à ma porte, ni quand...,
M'appelant à lutter contre tous les maux,
Contre la Mort même.
Ô coeur, connais ta devise. Qu'elle brille sur tes étendards :
Inscris sur ta bannière : « Nous exulterons dans le Seigneur ! »
Alors ton cantique retentira dans l'embrasement des flammes,
Alors, mon coeur, tu accueilleras la Grâce (23).

À notre tour, nous rendons grâces de ce cantique de foi que Mère Marie a fait retentir au milieu de la fournaise de l'univers de camps de concentration. Et il nous semble qu'en cette voix les sanglots des hosties anonymes se sont fondus et qu'enfin apaisés, ils s'unissent avec elle et, par elle, à l'eucharistie du Fils de Dieu souffrant et victorieux.

Paru dans la revue *Contacts*, vol. 17, 1965.

NOTES

(1) Cet article était déjà écrit quand nous eûmes l'occasion de lire l'excellent livre du Père Serge Hackel sur Mère Marie : *One, of Great Price* (Londres, 1965) [Nouvelle édition sous le titre *Pearl of Great Price : The Life of Mother Maria Skobtsova 1891-1945*, Londres et New York,

- 1982]. Nous ne pouvons donc nous y référer que par quelques notes. Du reste, nos renseignements ont été puisés en grande partie aux sources qui furent aussi les siennes.
- (2) Les deux versions concernant la fin de Mère Marie ne sont peut-être pas contradictoires. Elles peuvent correspondre à deux étapes de son calvaire. Telle est, du moins, l'hypothèse proposée par le Père Hackel. Cf. S. Hackel, *One, of Great Price*, pp. 129-130. Voir aussi le témoignage d'Inna Webster dans *Mat' Mariia* (en russe), La Presse française et étrangère, Paris, 1947.
- (3) *Mat' Mariia*, p. 15.
- (4) Gaïana Kouzmine-Karavaïva, fille aînée de Mère Marie, mourut à l'âge de 21 ans, de fièvre typhoïde, à Moscou (1936). Malgré l'opposition de sa mère, elle était retournée en Russie sur les conseils d'André Gide avec lequel la famille était liée.
- (5) *Ibid.* pp. 133-134.
- (6) La presse et la radio soviétique semblent avoir parlé de Mère Marie (quoique d'une façon assez fantaisiste) à plusieurs reprises depuis 1960. Une jeune étudiante française nous a dit récemment son émotion d'avoir été invitée, pendant un séjour d'étude qu'elle fit à Moscou, à prendre part à une réunion organisée en souvenir de Mère Marie, où furent lus ses poèmes. En Grande-Bretagne, au cours de l'année 1964, plusieurs émissions de la B.B.C. ont été consacrées à Mère Marie, avec la collaboration du Père S. Hackel.
- (7) Cf. S. Hackel, *op. cit.*, pp. 92-95. Avec Élie Fondaminsky fut également arrêté et déporté Théodore Pianov, qui reste aujourd'hui l'un des rares survivants à Paris parmi les proches collaborateurs de Mère Marie.
- (8) L. Bouyer, *La spiritualité orthodoxe et la spiritualité protestante et anglicane*, Paris, Aubier 1965, p. 14.
- (9) À la différence cependant de Berdiaev et Boulgakov, Élisabeth Pilenko n'a jamais été marxiste. Son premier mari, D. Kouzmine-Karavaïev (cf. note 11) fut social-démocrate. Elle-même adhère en 1917 au parti Socialiste-Révolutionnaire, héritier de la tradition du « populisme » russe du 19^e siècle, de l'idéalisme humanitaire parfois teinté de mysticisme tellurique des « *narodniki* ». Les traits chrétiens de ce mouvement ont été mis en lumière par N. Gorodetzky dans son ouvrage *The Humiliated Christ in Modern Russian Thought* (Londres, 1938), pp. 75-94. Tout en comptant une aile terroriste, le parti S.-R., dans l'ensemble, respectait l'autonomie de la sphère esthétique et religieuse, et ne se présentait pas comme le dépositaire d'une idéologie totalitaire.
- (10) Elle fut, sans doute, l'une des premières sinon la première femme orthodoxe autorisée à suivre (en partie, semble-t-il, par correspondance), les cours de l'Académie théologique de Saint-Petersbourg.
- (11) Émigré en France, D. Kouzmine-Karavaïev se convertit au catholicisme romain et y fut ordonné prêtre. À certains interlocuteurs étonnés et scandalisés, Mère Marie pouvait dire, sans mentir, que sa fille aînée était l'enfant d'un prêtre romain et d'une moniale orthodoxe.
- (12) Cf. S. Hackel, *op. cit.*, p. 74-75. La rupture de Lisa avec l'intelligentsia de la Renaissance russe a été très violente – avec aussi une dimension charnelle de méridionale éprise d'une certaine évidence de la vie, aux antipodes du nihilisme et de l'esthétisme,
- (13) Ilya Ehrenbourg, dans son autobiographie, se rappelle avoir rencontré Lisa chez Alexis Tolstoï au cours de l'hiver 1917. Elle le frappa par son enthousiasme pour la cause « de la justice, de l'homme et de Dieu ». Cf. *Lioudi, Gody, Jizn' in Novy Mir* (Moscou, 1960), no 9, pp. 125-126.
- (14) Son premier mariage s'était terminé quelques années plus tôt par un divorce légal. Quand elle décida de se faire religieuse, Lisa Skobtsov dut obtenir le divorce ecclésiastique de son second mari. Mais du point de vue de la loi civile, elle resta toujours l'épouse de Danilo Skobtsov.

(15) Mère Marie avait eu trois enfants : Gaïana, née en Russie, et Iouri et Anastasis, « Nastia », nés de sa seconde union. Elle perdit successivement ses deux filles en 1924 et 1936 (cf. note 4). Déporté en même temps que sa mère, Iouri est mort au camp de Büchenwald.

(16) Mère Marie, *Stikhi* (Poèmes), Paris, 1949, p. 39.

(17) Sa profession monastique fut reçue en mars 1932, en l'église de l'Institut de théologie Saint Serge à Paris par le métropolite Euloge, exarque à cette époque du Patriarche de Constantinople pour les églises russes en Europe occidentale. Sur les conditions qui rendirent possible cette entrée dans les ordres d'une femme mariée et divorcée, cf. S. Hackel, *op. cit.*, pp. 18-19. Les canons orthodoxes autorisent le divorce en cas d'entrée dans les ordres de l'un des conjoints avec consentement de l'autre partie.

(18) La maison de la rue de Lourmel était à la fois un monastère, un foyer et une cantine, où l'on servait des repas à un prix extrêmement modique. C'était aussi un lieu de réunion et de rencontres. N. Berdiaev y avait transféré son Académie philosophique et religieuse. L'Acton orthodoxe, en tant qu'organisation indépendante de la hiérarchie, ne fut fondée qu'en 1935. Mère Marie elle-même aurait voulu en faire une « Fraternité » de prêtres et de laïcs orthodoxes engagés dans une œuvre commune.

(19) *Mat' Mariia*, pp. 118-119.

(20) *Op. cit.* p. 16.

(21) Ce message était destiné au Métropolite Euloge et au Père Serge Boulgakov. Mais ce dernier mourut quelques mois avant sa fille spirituelle, en juillet 1944. Cf. *Mat' Mariia*, p.152.

(22) Élizaveta Kouzmine-Karavaïeva, *Ruth*, Saint-Petersbourg, 1911, reproduit dans *Mat' Mariia, Stikhi*, Paris, 1949.

(23) *Mat' Mariia*, pp. 15-16.